

Jean-Christian PETITFILS

Le Grand Condé et Saint-Maur

Grand, laid, le visage osseux, le profil d'un oiseau de proie – bec d'aigle et menton fuyant –, le regard dominateur, Louis de Bourdon, duc d'Enghein puis, à la mort de son père, prince de Condé (1621-1686), fut assurément l'un des hommes de guerre les plus remarquables de notre histoire, un génie militaire, qui valut à la France un lot de fulgurantes victoires. Homme d'une culture éblouissante, aux idées ouvertes, passionné d'art et de littérature, il fut aussi, hélas, un rebelle obstiné, bouffi d'orgueil et d'ambition, sarcastique et violent, dont les foucades brouillonnes et impétueuses mirent l'État en grave danger à plusieurs reprises durant la jeunesse de Louis XIV. Premier prince du sang (on l'appelait ordinairement « Monsieur le Prince » sans autre dénomination), le « Grand Condé » était le fils d'Henri II, prince de Condé (1588-1646) et de Charlotte de Montmorency, le dernier amour d'Henri IV. Sous la pression de son père, il avait épousé en février 1641 la jeune nièce de Richelieu, Claire Clémence de Maillé-Brézé, dont le destin fut d'aimer toute sa vie un homme qui la haïssait.



La famille descendait de Charles de Bourbon, grand-père paternel d'Henri IV, et pouvait donc prétendre au trône de France en cas d'extinction de la branche aînée. Mais si Condé, prince d'une vive intelligence, mit peu de temps à montrer ses exceptionnels talents militaires, écrasant à vingt et un ans les fameux *tercios* espagnols dans les bruyères de Rocroi (19 mai 1643), il en mit davantage à comprendre qu'il ne serait jamais roi...

Claude Moindrot présente aux lecteurs du *Vieux Saint-Maur* trois épisodes de la vie tumultueuse de ce personnage, qui eurent à l'époque un grand retentissement et qui tous trois ont une relation avec le château de Saint-Maur.

Le premier, situé au début de la minorité de Louis XIV, concerne sa sœur, la belle et langoureuse Anne Geneviève de Bourbon (1619-1679), qui a épousé un barbon, Henri, duc de Longueville (1595-1663), de vingt-quatre ans aîné, descendant de Dunois, le bâtard d'Orléans, compagnon de Jeanne d'Arc. Il a pour sujet une jalousie de femme : l'ancienne maîtresse du duc de Longueville, Marie de Bretagne, duchesse de Montbazou, qui déteste cordialement la nouvelle épouse, dont l'éclat et la grâce éclipsent ses propres charmes, l'accuse sans vergogne d'avoir écrit deux lettres d'amour à un galant, lettres non signées ramassées dans son salon, rue Barbette. Elle insinue que sa rivale trompe son mari avec l'un de ses soupirants, Maurice de Coligny. Cette provocation est non seulement une médisance, mais un outrage public fait aux Condé.

Charlotte de Montmorency, mère d'Anne Geneviève, exige des excuses officielles. L'autre refuse. Cette minuscule intrigue prend aussitôt la dimension d'une affaire d'État et déclenche une tempête de haines, dont on a peine aujourd'hui à imaginer la férocité. Toute la Cour est en émoi et se divise en deux clans qui trouvent des prolongements politiques dans ce qu'on appelle la « cabale des Importants ». La régente Anne d'Autriche et le cardinal Mazarin s'en mêlent. La fière Montbazon, qui ne présente ses excuses que contrainte et forcée, est finalement exilée à Rochefort le 22 août 1643. Malgré les édits de Louis XIII contre les duels, édits toujours en vigueur, l'affaire conduit sur le pré Maurice de Coligny, chevalier servant de Mme de Longueville, et le duc de Guise, descendant du fameux chef de la Ligue, qui a pris parti pour Mme de Montbazon, comme toute la maison de Lorraine. Cela se passe le 12 décembre à trois heures de l'après-midi. Blessé, Coligny est conduit à Saint-Maur avant d'expirer, semble-t-il, à Ablon.

Le second épisode se place au moment où le Grand Condé, tout auréolé de sa dernière victoire de Lens (20 août 1648) et qui a puissamment aidé la régente à résister à la Fronde parlementaire en organisant le blocus de Paris durant l'hiver de 1649, est fortement déçu de ne pas avoir reçu pour lui et ses amis de récompenses dignes des services rendus. C'est l'usage du temps : les grands se partagent les gouvernements, les villes et les principales charges de la Cour et répartissent les miettes à leurs fidèles et clients. Le clan Condé s'estime lésé. Bien qu'elle l'ait appelé dans un jour d'enthousiasme son « troisième fils », Anne d'Autriche, en mère avisée du jeune Louis XIV, se méfie de l'ambition effrénée de ce prince trop doué et continue à lui préférer le cardinal Mazarin, pour lequel elle éprouve, cela n'est pas douteux, des sentiments amoureux. En octobre 1649, Condé, toujours arrogant et d'une audace sans borne, mais dépourvu du moindre sens psychologique, imagine de susciter dans le cœur de la reine un rival en la personne d'un de ses dévoués compagnons, le fanfaron marquis de Jarzé. Les insolences extravagantes de ce petit maître présomptueux et sans cervelle incitent celle-ci, sur le conseil du cardinal, à se moquer ouvertement de lui et de ses empressements inutiles. Par bravade, Monsieur le Prince invite Jarzé à passer deux jours à Saint-Maur. Le résultat ne se fera pas attendre : en janvier 1650, le Grand Condé est arrêté en même temps que son frère Conti et son beau-frère Longueville. On ne s'attaque pas impunément au cœur d'une reine !

Le troisième épisode nous mène à l'année 1651. Les princes, après avoir été emprisonnés aux donjons de Vincennes puis de Marcoussis et enfin à la citadelle du Havre, sont libérés le 13 février. Entre-temps, une nouvelle guerre civile a éclaté, la *Fronde des princes*, soutenue par tous les amis, pensionnés et obligés des captifs, qui n'admettent pas que d'illustres membres de la famille royale puissent végéter en prison sans procès ; Bordeaux s'est soulevé derrière la vaillante épouse de Monsieur le Prince, Claire Clémence. L'opinion s'est retournée contre Mazarin, et Gaston d'Orléans, l'oncle du jeune Louis XIV, changeant de camp, a rallié celui des ennemis du cardinal Mazarin. Ce dernier a dû fuir à l'étranger (février) tandis que la reine est restée plus ou moins prisonnière de ses ennemis au Palais-Royal. Mais, dans cette période embrouillée, les situations se retournent vite, le vent change au gré des bourrasques, la haute noblesse se complait en rivalités, trahisons, ralliements, coups de théâtre ou réconciliations spectaculaires. Condé, revenu en triomphateur, indispose tout le monde par son caractère cassant. La reine, conseillée

de loin par Mazarin, se dégage progressivement de sa tutelle. Le 6 juillet 1651, à deux heures du matin, inquiet d'être à nouveau arrêté, voire assassiné, pressé par sa sœur Longueville, et ses amis, tous épris de chevauchées et d'aventures, Condé quitte son hôtel parisien pour sa maison de Saint-Maur et donne le « signal de la guerre civile » (Mathieu Molé). Ce sera son dernier séjour avant les sanglants hoquets de la Fronde parisienne de 1652, la désertion du prince, son ralliement au camp espagnol, la paix des Pyrénées et le retour en grâce en 1660. Après avoir fait amende honorable, Monsieur le Prince deviendra à partir de cette époque le modèle des courtisans. Le Grand Roi aura eu raison du Grand Condé !

A trois reprises, le château de Saint-Maur a servi de refuge à Monsieur le Prince en délicatesse avec la Cour. Preuve, s'il en était besoin, que les Saint-Mauriens ont eu au Grand Siècle un riche passé chargé d'histoire. Claude Moindrot, dont les qualités d'historien joignent à la clarté de l'exposition la sûreté d'une documentation puisée à bonne source, nous le montre parfaitement.

J.-C. P.

